

ESSAI DE DÉFINITION DU RAPPORT DE MARGUERITE YOURCENAR AU SACRÉ À TRAVERS SON ŒUVRE

par Michèle GOSLAR (C.I.D.M.Y Bruxelles)

Définir le rapport qu'entretenait Marguerite Yourcenar avec le sacré en s'appuyant sur son œuvre présuppose que l'œuvre est révélatrice de conceptions, voire d'attitudes, qui intéressent autant les personnages que leur créateur. La place manquerait ici pour étayer de preuves une telle conviction lorsqu'il s'agit de Marguerite Yourcenar. Cependant, deux extraits de lettres, choisis parmi une abondante correspondance, devraient donner raison à cette démarche. Les voici :

Evidemment, si je n'attachais pas à ce que j'appellerai prudemment "la transcendance" ou "l'immanence" (je n'en disputerai pas), une importance qui passe toutes les autres, je n'aurais pas naguère montré Hadrien "ouvert aux dieux", Zénon contestant tout dogme, mais sentant en lui "je ne sais quel dieu" peu avant de mourir, le prieur renfoncé plus que jamais "dans le monde du grain qu'on broie et de l'agneau qui saigne", ni n'aurais écrit la méditation du Père Chica (*Rendre à César*), ni le dialogue tout théologique entre Ariane et Bacchus (Dieu), dans *Qui n'a pas son Minotaure* ? Ni, sans doute, aurais-je pris la peine de tourner en dérision la bassesse de l'attitude religieuse chez une Noémi, par exemple ^[1].

Je sens très fortement dans tout ce que j'écris l'imprégnation d'une préoccupation, et j'oserais presque dire, d'une ferveur religieuse qui ne passe si souvent inaperçue que parce qu'elle s'éloigne des formes dans lesquelles préoccupation et ferveur religieuses sont le plus souvent coulées autour de nous, et parce que liées à une sorte de radicalisme de pensée auquel d'ordinaire la religion n'a pas de part^[2].

Ces deux déclarations permettent de considérer, bien que dans une mesure toute relative, que les préoccupations et les choix religieux

[1] Lettre à Georges Frameries du 30 octobre 1977 (Fonds Marguerite Yourcenar : Houghton Library, Université de Harvard, Boston, U.S.A., noté ci-après H.L.).

[2] Lettre à Michel Aubrion du 19 mars 1970 (H.L.).

exprimés par les personnages de Marguerite Yourcenar rendent compte partiellement de ses propres préoccupations et choix. En outre, la récurrence de certaines prises de position à travers divers textes encourage à envisager que l'auteur s'exprime à travers sa création.

Par ailleurs, Marguerite Yourcenar l'a elle-même souvent insinué en précisant l'une ou l'autre de ses attitudes par des renvois à ses propres œuvres. Ainsi, elle renvoyait celui qui la questionnait sur son intérêt pour l'astrologie à des passages des *Mémoires d'Hadrien* ou de *L'Œuvre au Noir*.

Avant d'aborder l'œuvre elle-même, nous aimerions, dégager de sa correspondance et de certains "métatextes" les contours de sa pensée et de son parcours religieux.

En ce qui concerne l'enfance, Marguerite Yourcenar reconnaît, voire revendique, une éducation chrétienne. Non seulement on trouve dans la liste de ses lectures faites entre la 6e et la 12e année *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, les *Évangiles apocryphes*, saint Epiphane ou Tertullien, mais aussi les *Quatre Évangiles* et le catéchisme du diocèse de Malines qu'elle ajoutait *savoir par cœur*. D'autre part elle aimait rappeler ses origines et son éducation catholiques :

Ma famille était, des deux côtés, catholique. Du côté belge et wallon, avec une nuance de piété et de dévotion assez envahissantes ; du côté flamand-français, avec des éléments de ferveur mystique et d'autres de scepticisme. Mon père était "agnostique", comme on disait alors. Mais une très forte influence protestante s'est exercée sur moi de bonne heure à travers une amie de ma famille, hollandaise et luthérienne^[3].

On sait que Marguerite de Crayencour rompit définitivement et dès avant la confirmation avec la religion et qu'elle reconnut que le catholicisme de ses années d'enfance "n'a jamais dépassé la phase de l'indolente acceptation enfantine" ^[4]. Elle souligne toutefois à plusieurs

[3] Lettre à Carlo Bronne du 22 septembre 1970 répondant à un questionnaire en vue de son accueil à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (1971). Précisons que l'amie dont il s'agit ici est Jeanne de Vietinghoff, non pas hollandaise, mais belge. Il est amplement question d'elle dans *Quoi ? L'Éternité* sous le pseudonyme de Jeanne de Reval et ailleurs dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar sous le nom fictif de Monique G.

[4] Lettre à Charles Du Bos des 21-23 décembre 1937 (H.L., voir "Documents" in

Essai de définition du rapport au sacré

reprises qu'une éducation religieuse représente la "voie d'accès vers l'invisible" ou "l'intérieur"^[5] et reconnaît la valeur de "la grande tradition catholique [qui] figure [...] une partie de l'arche qu'il s'agit avant tout de sauver"^[6]. Elle avoue également que "l'émotion chrétienne" a longtemps persisté chez elle, malgré un rejet "des dogmes et des interdits chrétiens" qu'elle attribue à un "inévitabile recul" pris "à l'égard d'un milieu dont on a trop vu les insuffisances et les faiblesses"^[7].

Le milieu familial ne fut sans doute pas la seule raison d'un tel éloignement : un dégoût à l'égard de toute forme de pratique qui n'engage pas l'être entièrement et de toute loi qui limiterait la liberté de pensée, allié à l'absence de foi l'expliquent plus sûrement. Aussi, lorsque à la question de Jacques Chancel : "Avez-vous la foi ?" elle rétorque : "Quelle foi ?", il faut y voir, en même temps qu'une mise en cause ironique de la conviction qu'il pourrait exister une forme de foi qui prévaudrait sur les autres, l'attestation que le problème ne la préoccupait pas. Elle fournira une réponse analogue en ce qui concerne une possible adhésion au bouddhisme que, pourtant, elle appréciait. Au-delà d'une véritable répulsion à prendre parti (car "prendre parti oblige malheureusement presque toujours à adhérer à un parti"^[8]), on peut déceler dans cette attitude l'aveu d'un manque total de foi, comme elle l'écrira encore à Charles Du Bos :

[...] je ne suis pourtant pas située sur le même plan, et [...] cette différence, sans doute encore bien plus essentielle à vos yeux qu'aux miens, tient tout entière dans ce seul mot : la foi. Au sens strict du mot, le problème de l'angoisse religieuse n'existe pas pour moi. Le pathétique et l'inquiétude (dont nul de nous n'est

Bulletin n° 3, décembre 1991, C.I.D.M.Y).

[5] Notamment dans *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 41.

[6] *Ibid.*

[7] Voir notamment *Anna, soror...*, "Postface", *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1029 et ce commentaire aux *Quatre Evangiles*, textes lus entre la sixième et la douzième année (H.L.) : "Je plains ceux qui n'ont pas grandi dans la familiarité de l'ange de l'annonciation et de celui qui roula la pierre du sépulcre, de Marie-Madeleine et de Lazare. Bien des années plus tard, au Musée de l'Athéisme à Léningrad, j'ai cru mourir de désespoir en songeant que les routines sans vie et le dogmatisme barbare auxquels peu à peu le christianisme s'était en pratique réduit avaient suscité chez ses adversaires cette réaction de dénégation et de haine, justifiée à son point de départ, mais qui tend à son tour à stultifier l'imagination et la sensibilité humaine en enlevant aux enfants ce trésor religieux tel

heureusement ou malheureusement exclu) se situent ailleurs dans ma vie. [...] Il faut déjà croire en la valeur vitale de la foi pour souhaiter d'avoir la foi ^[9].

Elle affirmera la même chose à Matthieu Galey, lorsque, parlant de son éducation, elle lui confiera : “Je ne suis peut-être pas née pour l'inquiétude. Pour la douleur, plutôt, pour l'infinie douleur de la perte, de la séparation des êtres aimés [...]”^[10].

Ceci n'empêche pas Marguerite Yourcenar de se sentir interpellée par le divin, d'évoquer l'âme ou la vie après la mort ou de s'interroger sur Dieu lui-même. Même si elle considère que l'adjectif divin “s'applique au Parthénon, ou à la mer par beau jour d'été”^[11] ; même si elle ne veut définir Dieu que par des formules volontairement vagues, le rapport de l'homme à Dieu la préoccupe constamment ainsi que la façon de définir l'être éternel :

Une partie de *L'Œuvre au Noir* est d'ailleurs consacrée à postuler ces divers aspects de l'être éternel, depuis le Prieur pour qui Dieu est une virtualité à laquelle l'homme a pour devoir de redonner perpétuellement l'existence [...] jusqu'à Zénon, Don Blas et Darazi, offrant chacun de ce Dieu indéterminé une vue différente, sans oublier Jean Myers, dont le “grand rire” est aussi un élément de la définition ^[12].

Pour elle, “c'est Dieu qui fournira le courage de demain ou d'après-demain” ^[13]. Et si elle en veut terriblement à la religion d'avoir “faussé et desséché Dieu”, elle garde le sentiment qu' “il peut s'établir un équilibre de vases communicants entre Dieu et nous, entre l'immense océan et la minuscule petite flaque” ^[14]. Peu importe, ajoute-t-elle, que cet équilibre s'établisse par l'effet d'une grâce ou d'une série d'efforts et d'illuminations.

que l'ont amassé nos races longtemps chrétiennes”.

[8] Lettre à Charles Du Bos des 21-23 décembre 1937.

[9] Lettre à Charles Du Bos des 21-23 décembre 1937. Voir également ce qu'elle en dit dans “Essai de généalogie du saint”, in *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 1687.

[10] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 34.

[11] Lettre à Charles Du Bos des 21-23 décembre 1937.

[12] Lettre à Michel Aubrion du 19 mars 1970 (H.L.).

[13] In *Sources II*, Projets (H.L.).

[14] Lettre à Jeanne Carayon du 2 octobre 1971 (H.L.).

Essai de définition du rapport au sacré

A propos de *L'Œuvre au Noir* encore, livre le plus important lorsqu'il s'agit des rapports de l'homme au divin, elle précise sa conception de la vie après la mort :

[...] la dernière phrase de *L'Œuvre au Noir* va singulièrement loin dans l'hypothèse de la mort considérée comme autre chose qu'une fin, présumant comme elle l'indique qu'il pourrait encore y avoir quelque chose à dire par-delà le dernier soupir et le dernier réflexe. Le fait même que pour Zénon ce dernier réflexe soit à ce point actif [...] me semble montrer combien *pour moi* la mort reste imbriquée à la vie, et aussi riche, aussi inexplicable que la vie elle-même^[15].

Plus clairement encore, elle écrit, cinq ans plus tard, à Alain Denis :

Cette dernière phrase a pour moi un sens très spécial : il s'agit d'indiquer qu'il y a peut-être une région crépusculaire, ou peut-être au contraire empreinte d'une lumière fulgurante, entre ce que nous appelons vie et ce que nous appelons mort, que ni nos mots ni nos concepts n'atteignent. En somme cette dernière phrase est une prise de position en faveur de l'hypothèse d'une forme quelconque de survie^[16].

Finalement, s'il fallait classer Marguerite Yourcenar dans l'une des catégories que l'homme a inventées pour définir les rapports qu'il entretient avec le divin, nous la situerions, sans trop trahir ses positions, parmi les déistes, c'est-à-dire parmi ceux qui acceptent l'existence du divin, mais rejettent les religions révélées et les dogmes.

Elle-même se reconnaît une attirance pour les "réalités mystiques", ce qui n'étonne guère chez quelqu'un qui retenait surtout le sens latin du mot "religieux", à savoir "ce qui relie", non seulement les êtres entre eux, mais les êtres au Tout :

Si pourtant vous préférez à ces vues un peu générales des aveux plus étroitement personnels, j'ajouterais que les réalités, non pas religieuses peut-être, mais mystiques, me sont toujours apparues comme le seul axe de notre vie, avec tout ce que ce choix, dans les circonstances souvent les plus inattendues, comporte de rigueur, et aussi de secrète sérénité.^[17]

[15] Lettre à Michel Aubrion du 19 mars 1970 (c'est nous qui soulignons).

[16] Lettre à Alain Denis du 18 juillet 1975 (Fonds Yvon Bernier).

[17] Lettre à Charles Du Bos des 21-23 décembre 1937.

Dans tous les cas, ce bref parcours de sa correspondance en ce qui regarde le thème qui nous occupe aujourd'hui ne peut laisser croire que Marguerite Yourcenar était athée, voire agnostique. Elle s'intéresse trop aux questions spirituelles pour en être exclue et si elle met aisément en doute certaines institutions ou certaines manières de pratiquer l'équilibre entre le divin et l'humain, elle n'en rejette pas pour autant le sentiment de Dieu, de l'âme ou de la survie après la mort même si ces trois concepts restent empreints de doutes ou s'avèrent difficilement cernables par le langage.

Tout ce qui précède nous autorise à rechercher derrière les opinions impersonnelles présentes dans ses livres les croyances personnelles de Marguerite Yourcenar, même si elle les jugeait trop intimes pour relever du domaine public.

Afin de respecter le temps de parole qui nous est alloué, seuls trois aspects du sacré seront envisagés à travers l'œuvre de Marguerite Yourcenar : 1. la représentation de Dieu, 2. l'attitude à l'égard des religions établies, et 3. la survie après la mort.

1. Dieu

Si Dieu est très souvent nommé dans les livres de Marguerite Yourcenar, il est rarement défini. Lorsqu'il l'est, la formulation reste si ouverte qu'il semble bien qu'elle ne recouvre rien : "Celui qui Est peut-être"^[18], "Qui que ce soit qu'Il soit"^[19], ou encore "cet infini que nous sommes tentés d'appeler Dieu"^[20]... restent des périphrases qui, si elles affirment une existence, ne peuvent cependant lui donner un contenu. Elles révèlent pourtant une volonté d'inclure dans la définition à la fois un principe actif, animé (qui, il) et un principe inanimé (ce, ce qui) qui prouvent une grande hésitation, sinon un doute, quant à la nature même du divin.

Dans la plupart des cas, Dieu est désigné absolument, il n'a pas d'attributs particuliers ou plutôt acquiert ceux que lui reconnaîtra le lecteur. Pour Nathanaël seul ("D'après Rembrandt"), "Dieu s'est fait homme"^[21], parce que le jeune homme ne peut concevoir un dieu

[18] *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1976, p. 19.

[19] In *Sources II*, Projet (H.L.).

[20] *Alexis ou le Traité du vain combat*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1978, p. 121.

Essai de définition du rapport au sacré

souffrant et las. Dans *Denier du rêve*, remarquable à cet égard, Dieu change d'attributs et de visage en fonction de chacun des personnages : "opium des faibles"^[22] pour Marcella, ami pour Giulio, espèces de grandes fleurs ou Bon Dieu pour la mère Dida... Dans *Feux* ("Marie-Madeleine"), Marguerite Yourcenar s'entête à appeler "Dieu" le Christ alors qu'elle parle bien de Jésus vivant, de l'homme de Nazareth et de l'amour qu'il inspira à Madeleine et à Jean d'après une tradition reprise par Voragine. On peut à la fois y voir une manière d'assimiler tout être aimé à un dieu, ce que fait fréquemment l'auteur^[23], (et ici à Dieu parce qu'il est aimé absolument) ou, au contraire, une manière de montrer que Dieu (ou Jésus ?) incarne la Passion (dans le sens chrétien mais aussi laïc du terme).

Dans tous les cas, Dieu semble une forme vide que chacun peut remplir à son gré. Même Pindare ou Hadrien confrontés seulement aux dieux, perçoivent derrière ces "détités" un principe divin appelé le Tout, l'Unique ou l'Universel, principe qui semble tout à fait en accord avec les idées de Marguerite Yourcenar elle-même.

Pas plus que le concept de Dieu n'a de contenu défini, il n'a de visage: Tout est Dieu, et on peut lui appliquer ce qu'elle dit à propos de Don Ambrosio Caraffa : il "retrouvait Dieu dans les veines d'un beau marbre comme dans une lecture du *Charmide*"^[24].

Bref, Dieu renvoie le plus souvent à un concept culturel imaginable par n'importe quel lecteur, et quand il s'agit de le définir, l'auteur a recours à des formulations hyperboliques qui relèvent plus de la synecdoque généralisante que particularisante : Dieu est à la fois tout et rien. Il n'a ni contour, ni visage, ni volonté. Dieu, finalement, représente ce qu'on veut bien qu'il représente et Marguerite Yourcenar semble s'amuser à jeter le trouble dans les esprits en montrant les diverses facettes de ce Dieu que captent ses personnages.

Enfin, on ne peut ignorer les préoccupations écologiques de Marguerite Yourcenar, qui révèlent une approche religieuse de la nature et du règne animal à ce point sensible qu'elle lui fera écrire : "Pour moi,

[21] *La Mort conduit l'attelage*, "D'après Rembrandt", Paris, Grasset, 1933, p. 175.

[22] *Denier du rêve*, Paris, Grasset, 1934, p. 187.

[23] Voir à cet égard la phrase de *Les Songes et les Sorts*, où, à propos de l'être aimé, elle écrit : "ce corps plus aimé que Dieu", 1938, p. 218.

[24] *La Mort conduit l'attelage*, "D'après Greco", Grasset, 1934, p. 163.

l'histoire de la Rédemption n'a pas de sens, si ce sang divin n'a pas été versé aussi pour la plus humble créature qui vit et souffre dans l'infini des mondes" [25]. Rappelons, à cet égard, que Zénon finira par se tourner vers "Celui qui Est", c'est-à-dire le corps animé par l'esprit, plutôt que vers "Celui qui Est peut-être". Le corps constitue une sorte de miraculeuse conjonction de hasards qui prouve l'existence d'un "Bien Suprême". On ne peut dire plus clairement que c'est, finalement, la nature qui conduit à Dieu, comme l'affirmait la formule de Spinoza : *Deus sive natura*.

2. Attitude à l'égard des religions établies

Quand il s'agit des religions établies, Marguerite Yourcenar devient intarissable. Elle se prononce clairement en faveur du polythéisme grec et d'un Olympe où les dieux ont forme humaine, passions et rancœurs des mortels. Dès son second recueil, *Les Dieux ne sont pas morts* (1922), les dieux joviaux antiques sont préférés au pâle et triste Christ de son enfance. *Pindare*, dix ans plus tard, ne fera que réaffirmer cette préférence tout en condamnant le monothéisme qui représente une menace de fanatisme. Là déjà s'exprime une opposition à la religion qui enferme l'idée de Dieu dans un "code de trop étroites formules" [26]. On peut concevoir ce qui séduit l'auteur dans le polythéisme : à la fois la liberté dans les croyances (dieux qui se laissent bafouer ou améliorer sans colère), les rapports constants entre les divinités et les humains et l'imprégnation de tout par les rites et le sacré. Bref, un monde où l'homme a encore quelque mérite à vouloir se faire dieu.

Il serait vain d'essayer de relever, voire de résumer, tout ce que Marguerite Yourcenar a pu dire des religions établies, des contraintes qu'elles font peser sur l'homme ou des interdits qu'elles lui imposent. Le Dieu des Chrétiens est violent parce qu'il se tait, qu'il n'a plus les faiblesses et les joies de l'homme et parce qu'il se veut tout-puissant. La religion, si toutefois Marguerite Yourcenar devait en accepter une, se modèlerait sans doute sur celle rêvée par Simon Adriansen : ce serait celle d'un Dieu qui effacerait "du cœur des hommes toutes lois qui ne sont pas d'amour" [27] et qui ne permettrait "plus qu'aucun amour soit nommé sacrilège" [28]. Son règne serait de ce monde. Face à cela, les

[25] In "Livres lus entre la 6e et la 12e année", Sources II (H.L.).

[26] *Pindare*, Paris, Grasset, 1932, p. 177.

[27] *L'Œuvre au Noir*, op. cit., p. 29.

[28] *La Mort conduit l'attelage*, "D'après Dürer", op. cit., p. 23.

Essai de définition du rapport au sacré

divers cultes qui prétendent à des vérités contraires ne permettent plus l'adhésion : on craint "de ne faire que changer d'erreur". La confrontation des religions qui sacrifient l'homme et le broient en faveur de conceptions adverses de Dieu suffit, écrira-t-elle dans "D'après Dürer", "à condamner Dieu"^[29], c'est-à-dire à condamner l'idée même de Dieu. C'est dans le même texte qu'elle dira : "Lucifer, c'est la limite de Dieu"^[30], annonçant le développement du personnage du prier des Cordeliers qui ira plus loin dans la résolution de "la" contradiction (l'existence du mal et la toute-puissance de Dieu) pour se demander si Dieu n'appelle pas l'homme à son secours.

Rappelons aussi qu'Alexis, pour résoudre son problème, ne peut que s'éloigner d'une religion qui le condamne ; que Valentine, la mère des enfants incestueux d'Anna, *soror...*, "premier état de la femme parfaite"^[31], bien que mystique, s'abreuve chez Platon, Cicéron et Sénèque. Que pour Giulio de *Denier du rêve*, l'église est "un bar spirituel [...] où se débite l'alcool de Dieu"^[32] ; que Marie-Madeleine ne croit pas à la Résurrection... Et surtout que l'empereur Hadrien formulera les plus véhémentes condamnations des deux religions monothéistes de son temps: le christianisme naissant et le judaïsme. Il leur reproche surtout de négliger l'humain et d'avoir l'arrogance de prétendre détenir la vérité d'une conception divine. C'est ici encore le fanatisme qui est surtout dénoncé et le danger qu'il représente. Nous ne voyons là rien qui puisse être interprété dans le sens de l'antisémitisme : pour Marguerite Yourcenar, toute religion qui prétend détenir la vérité sur Dieu est détestable, tout dogme qui prétend diriger l'humain est à rejeter, tout précepte trop strict ne peut qu'engendrer l'hypocrisie. Les religions juive et chrétienne pèchent particulièrement par de telles prétentions, elles sont dès lors rejetées comme le seraient n'importe quelles croyances qui limiteraient la liberté de pensée.

A cet égard la rencontre du philosophe, Zénon, et du saint, le prier, est éclairante : elle prouve que l'on peut s'entendre au-delà des contradictions et que la vérité se trouve, sans aucun doute, à mi-chemin entre le soi-disant athée et le saint. C'est en tout cas là que nous situons la conviction de l'auteur elle-même.

[29] *La Mort conduit l'attelage*, "D'après Dürer", *op. cit.*, p. 76.

[30] *Ibid.*, p. 81.

[31] *Anna, soror...*, Paris, Gallimard, 1981, p. 143.

[32] *Denier du rêve*, Paris, Grasset, 1934, p. 42.

A propos des dogmes, elle précise à Matthieu Galey que lorsqu'il a fallu choisir entre un groupe de dogmes (l'Eglise) et tout (l'Univers), elle a choisi tout.

Quant aux gestes dits "religieux" comme la prière, le fait de fleurir une tombe ou d'offrir un cierge, ils sont le plus souvent tournés en dérision. Dès *La Nouvelle Eurydice* (1931), apparaissent des doutes quant au sens, par exemple, de fleurir une tombe, de s'agenouiller près d'un mort ou de prier. "Ceux qui prient n'attendent plus", fait-elle dire, par ailleurs, à Sire Laurent dans *Le Dialogue dans le marécage* (1932)^[33]. *Denier du rêve* (1934) paraît le livre le plus explicite à cet égard : Giulio "balbutie" ses Ave et ne voit dans le cierge qu' "une bougie plus fine et plus noble"^[34] que les autres ; les litanies de la messe évoquent pour chacun des personnages des souvenirs personnels différents. A la même époque, on peut lire dans "*D'après Dürer*" : "Si les œuvres de la Miséricorde comportent l'aumône d'une sépulture, une sagesse plus haute ordonne l'indifférence pour ce corps dont s'est dépouillée l'âme" (p. 45). Dans *Le Coup de grâce* (1939), la tante Prascovie "marmonne" des prières devant des "icônes aveugles"^[35].

En fait, on prie peu dans les œuvres de Marguerite Yourcenar et lorsqu'on prie, on prie mal. L'auteur se considère elle-même comme marginale par rapport à la croyance habituelle : "Je ne crois pas comme ils croient", confie-t-elle dans la partie journal de *Feux*; "je ne vis pas comme ils vivent, je n'aime pas comme ils aiment"^[36]. Pour elle, la prière est plutôt méditation, concentration et volonté de s'améliorer. On ne serait pas surpris d'apprendre que le lieu qu'elle estime le plus adéquat pour prier soit la nature. Une telle volonté de personnaliser le rapport à Dieu et à l'Eglise se manifesta surtout dans l'hommage qu'elle fit célébrer dans l'église protestante de Northeast Harbor, d'abord pour sa compagne Grace Frick, ensuite pour elle-même et dont elle imposa les textes à lire qui regroupaient des extraits de livres saints, mais aussi de poètes, des textes orientaux et jusqu'à une brève citation de son père.

[33] *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 1971, p. 186.

[34] *Denier du rêve*, Paris, Grasset, 1934, pp. 54, 187.

[35] *Le Coup de grâce*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1978, pp. 152-153.

[36] *Feux*, Paris, Gallimard, éd. de 1974 (1979), p. 30.

3. La notion de survie après la mort

Ici encore, Marguerite Yourcenar se singularise : toutes ses affirmations concernant une quelconque forme de survie après la mort s'adjoignent des expressions de doute. Elle semble imaginer plus un moment fulgurant, durant ce qu'elle nomme "le passage", qu'une survie éternelle. Dans tous les cas, elle ignore totalement les représentations de paradis ou d'enfer. Si elle ne pouvait donner un contour à "cette forme quelconque de survie"^[37], l'idée la taraudait cependant et toutes ses œuvres en témoignent. Depuis son premier texte, *Le Jardin des Chimères*, où Dédale, près de mourir, parle "d'un destin plus sombre ou de destins meilleurs"^[38], à sa propre mort dont elle a régenté le cérémonial avec une précaution maniaque, aucun de ses livres n'ignore la question de la survie. Il s'agit parfois de rejeter des images trop naïves, comme celle des métempsycoses^[39] ou celle des élus^[40]. Mais la mort et son corollaire, la vie après la mort, préoccupent presque anormalement l'auteur. Marguerite Yourcenar ne pouvait accepter l'idée que la vie cesse avec la vie. "Rien ne s'éteint. Rien ne se tait. Rien ne s'achève", fait-elle dire à Hélios dans son premier poème dramatique^[41]. "Tout retrouvera la divine Unité"^[42], fait-elle dire à Aphrodite Urania dans son second recueil de poèmes. Dans *La Nouvelle Eurydice* apparaît le parallélisme entre le sommeil et la mort qui deviendra ensuite un leitmotiv. Certaines phrases, comme celle-ci de "D'après Greco" (1934) : "[...] personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir ou ne meurt que pour revivre" (p.164) ou celle de *Denier du rêve* prononcée par Clément Roux à Massimo qui ne l'entend pas : "La vie, mon petit, elle ne commence peut-être que le lendemain de la Résurrection"^[43] (p. 222) ou cette autre : "Mourir n'est pas si dur : on va chez Dieu"^[44], montrent à quel point Marguerite Yourcenar était préoccupée par la question de la survie. Parfois, on a l'impression d'une croyance naïve en la possibilité de retrouver un être aimé et perdu dans l'existence. Ainsi, elle dit de Phèdre à propos d'Hippolyte : "Elle a pour le rejoindre tous les détours de

[37] Cf. n. 16.

[38] *Le Jardin des Chimères*, Paris, Librairie académique Perrin, 1921, p. 61.

[39] Voir *Les Dieux ne sont pas morts*, p. 175.

[40] *Ibid.*, "le Jardin d'Allah", pp. 136-137.

[41] *Le Jardin des Chimères*, Paris, Librairie académique Perrin, 1921, p. 116.

[42] *Les Dieux ne sont pas morts*, Paris, Sansot, 1922, p. 187.

[43] *Denier du rêve*, Paris, Grasset, 1934, p. 222.

[44] *Rendre à César*, in *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 44.

l'éternité" (*Feux*, p. 36) ou met cette certitude dans la bouche de Clytemnestre : "Mon éternité à moi se perdra à attendre son retour" (*Feux*, p. 190). C'est cependant en parlant d'elle-même qu'elle écrit, au sujet de rêves essentiels : "[ils] seront sans doute les seuls que nous emporterons chez Dieu" [45], ce qui nous permet d'affirmer que la question de la survie n'était pas du tout mise en cause. Sa forme seule pose problème : s'agit-il de l'état de sommeil, d'une réelle éternité (dont l'empereur Hadrien, durant la nuit syrienne, aurait pressenti la forme), d'un état vaporeux, comme le décrit le plus souvent le rêve, de rencontres "infinies et incertaines de l'autre vie"^[46] comme se les imagine le prince Genghi, ou de "lieux pâles" tels que se les préfigure Hadrien ? Ou bien est-ce seulement ce moment fulgurant durant lequel toute une vie se ramasse en certaines images choisies, qu'ont décrit ceux qui ont subi une mort clinique ? Peu importe, le moment de ce passage semble particulièrement important pour Marguerite Yourcenar qui ne pense qu'à le réussir et le vivre "les yeux ouverts".

Dieu sans visage, survie sans forme et rejet des religions établies composent déjà un profil de la manière dont l'écrivain aborde le sacré. Il faut y ajouter un élément essentiel dont il n'a pas encore été question ici : l'immense compassion pour les êtres humains (mais aussi animaux, voire végétaux) défavorisés, faibles ou démunis. Laissons-lui la dernière parole pour témoigner d'une extraordinaire sensibilité à l'autre et, peut-être, d'une éducation chrétienne plus marquante encore qu'elle ne l'a reconnu, même si de tels propos ont relevé plus de l'image que l'on se fait de soi que d'une pratique quotidienne :

C'est pour les autres et à cause des autres que je dis non à cet ordre de choses qui permet l'atroce et facilite le monstrueux ; c'est à cause de la douleur ou de l'indigence des autres que je dis non à ce qu'on appelle la volonté divine. "Comment accepter pour nos frères ?" disais-je vers la trentième année dans un assez maladroit poème. J'aurai pensé cela toute ma vie ^[47].

[45] *Les Songes et les Sorts*, Paris, Grasset, 1938, "Préface", pp. 30-31.

[46] *Nouvelles orientales*, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1979, p. 63.

[47] In *Sources II, Pensées et préceptes* (H.L.). Le vers en question se trouve dans "Ode aux bourreaux", poème de 1932, voir *Les Charités d'Alcippe*, Paris, Gallimard, 1984, p. 54.